

rois. Quelque chose plus rapide que l'éclair traverse la salle d'un bout à l'autre. Un cri de surprise se fait entendre... puis un cri d'effroi... puis un autre... puis un autre... puis un seul cri monotone comme le bruit d'un rapide. Tous se lèvent spontanément, se précipitent, comme des furieux, vers une extrémité de la salle; on se pousse, on se choque, on se rue, on se culbute; dans une seconde, l'assemblée est à deux étages. Les lampes se balancent au plafond; bancs, tables, chapeaux, tout vole dans la salle. Ici, trois, quatre, sont sans mouvement; là, des gémissements se font entendre: ce sont de pauvres malheureux que l'on foule aux pieds. On s'accroche, on se frappe, on se déchire. Impossible de sortir, cette foule dense, serrée, cordée, ferme tout hermétiquement.

Dire ce que pensaient tous ces gens-là... l'un croyait voir le diable sous la forme d'une énorme araignée; l'autre croyait assister à une de ces grandes scènes de la nature, si effrayantes, le tremblement de terre. L'édifice croule, le plancher cède sous ses pas et la terre s'entrouvre pour le recevoir tout vivant. Un autre avait saisi son chapelet et se préparait au dernier des jugemens. Pour ceux-ci, des bêtes féroces allaient les dévorer, ils se voyaient déjà broyés sous les dents du tigre. Pour ceux-là, et c'était le plus grand nombre, une armée entière venait de prendre d'assaut leur paisible demeure. Ils entendaient le cliquetis des armes, les cris de rage de soldats tout couverts de sang, puis des cris étouffés, comme ceux d'une personne que l'on égorge. L'un, armé d'un banc, se prépare à faire une vigoureuse défense; l'autre, plus timide, mais plus prudent, s'est vite caché derrière la boisure d'une cheminée.

Pour ma part, vous dire ce que je pensais, impossible; peut-être même ne pensais-je pas: je continuais peut-être ma prière, je n'entendais plus rien. Seulement, je me rappelle que je me sentis saisir sous les bras et lancer violemment sur trois ou quatre pauvres créatures humaines qui certainement n'en avaient pas alors la figure. Puis, au milieu de cet épouvantable fracas, je vis un ours énorme franchir d'un seul bond deux tables montées l'une sur l'autre et tomber au milieu de la foule qui, dans son effroi, eut peine à reconnaître un de nos professeurs.

Un seul homme, M. L. debout, au milieu de la salle, restait immobile. Pâle, la figure décomposée, on eût dit qu'il ne voyait, n'entendait rien. ou que la terreur le tenait là cloué à sa place. Cependant une lumière apparaît à cette extrémité même de la salle d'où paraissaient venir, soldats, bêtes féroces, diables, jugement. Une voix se fait entendre, une voix bien connue; le calme se rétablit comme par enchantement, l'orage s'apaise comme il s'était élevé. M. P. venait de paraître et cet homme exerçait sur nous un ascendant que je pourrais dire, celui du magnétiseur sur son sujet. On n'entend plus rien; chacun se regarde avec stupéfaction, sans oser se parler. On eût dit une foule de morts, faisant leur apparition nocturne dans un château abandonné.

Peu à peu, chacun se rassure; on se rapproche, on se parle; on se demande quelle peut être la cause de tant de frayeur. Dans un coin de la salle, est un groupe de quatre ou cinq professeurs qui paraissent parler assez vivement. Un d'eux s'en détache en riant et s'en va disant à chacun quelques mots: l'un hoche la tête, sans rien dire comme un incrédule; l'autre part d'un éclat de rire; chacun a son impression particulière, son

geste à lui, en apprenant la cause de sa frayeur.

Vous êtes sans doute curieux de connaître, vous aussi, comment toute une assemblée a pu être ainsi bouleversée, sans aucune raison apparente. Eh bien! cet éclair qui a produit sur nous l'effet de l'électricité, cet éclair qui a mis en rapport le Diable et le Jugement, le soldat et le tremblement de terre, cet éclair dont vous auriez eu tant de peur, si vous l'aviez vu, c'est... vous le dirai-je? c'est... mais vous ne me croirez pas... c'est... impossible de vous le dire, la plume m'échappe des mains, les cheveux me dressent sur la tête; mais pourtant je l'ai promis, allons, un peu de courage. Eh bien, c'est... un rat... ni plus ni moins qu'un rat.

Il y a de cela quelques années; je m'en souviens comme si c'était aujourd'hui et j'en frissonne encore, chaque fois que j'y pense.

Peut-être, en allant au collège de St.-H... verrez-vous, au muséum de cette institution, le buste du fameux rat.

Cus. L.

Economie politique.

ANALYSE OU ABRÉGÉ

DU

TRAITÉ D'ÉCONOMIE POLITIQUE DE J.-B. SAY.*

LIVRE PREMIER.

DE LA PRODUCTION DES RICHESSES.

CHAPITRE CINQ.—*Comment se joignent l'industrie, les capitaux et les agents naturels pour produire.*

Nous avons vu de quelle manière l'industrie, les capitaux et les agents naturels concourent chacun en ce qui les concerne, à la production; nous avons vu que ces trois éléments de la production sont indispensables pour qu'il y ait des produits créés; mais pour cela, il n'est point nécessaire qu'ils appartiennent à la même personne.

Une personne industrielle peut prêter son industrie à celle qui ne possède qu'un capital et un fonds de terre.

Le possesseur d'un capital peut le prêter à une personne qui n'a qu'un fonds de terre et de l'industrie.

Le propriétaire d'un fonds de terre peut le prêter à la personne qui ne possède que de l'industrie et un capital.

Soit qu'on prête de l'industrie, un capital ou un fonds de terre, ces choses concourant à créer une valeur, leur usage a une valeur aussi, et se paie pour l'ordinaire.

Le paiement d'une industrie prêtée se nomme un *salaire*.

Le paiement d'un capital prêté se nomme un *intérêt*.

Le paiement d'un fonds de terre prêté se nomme un *fermage* ou un *loyer*.

Le fonds, le capital et l'industrie se trouvent quelquefois réunis dans les mêmes mains. Un homme qui cultive à ses propres frais le jardin qui lui appartient, possède le fonds, le capital et l'industrie. Il fait, lui seul, le bénéfice du propriétaire, du capitaliste et de l'homme industriel.

Lorsque le fonds n'est la propriété de personne, comme certaines carrières d'où l'on tire des pierres, comme les rivières, les mers, où l'industrie va chercher du poisson, des perles, du corail,

etc., alors on peut obtenir des produits avec de l'industrie et des capitaux seulement.

L'industrie et le capital suffisent également, lorsque l'industrie s'exerce sur des produits d'un fonds étranger, et qu'on peut se procurer avec des capitaux seuls; comme lorsqu'elle fabrique chez nous des étoffes de coton. Ainsi, toute espèce de manufacture donne des produits, pourvu qu'il s'y trouve industrie et capital.

On peut tirer de là cette conséquence, c'est que l'industrie d'une nation n'est point bornée par l'étendue de son territoire, mais bien par l'étendue de ses capitaux.

Toutefois, la partie de l'industrie agricole qui s'applique à la culture des terres, est nécessairement bornée par l'étendue du territoire. Les particuliers et les nations ne peuvent rendre leur territoire ni plus étendu, ni plus fécond que la nature n'a voulu; mais ils peuvent sans cesse augmenter leurs capitaux, par conséquent étendre presque indéfiniment leur industrie manufacturière et commerciale, et par là multiplier des produits qui sont aussi des richesses.

On voit des peuples, comme les Genevois, dont le territoire ne produit pas la vingtième partie de ce qui est nécessaire à leur subsistance, vivre néanmoins dans l'abondance. Au treizième siècle, on vit la république de Venise, n'ayant pas encore un pouce de terre en Italie, devenir assez riche par son commerce, pour conquérir la Dalmatie, la plupart des îles de la Grèce, et Constantinople. L'étendue et la fertilité du territoire d'une nation tiennent au bonheur de sa position, son industrie et ses capitaux tiennent à sa conduite. Toujours il dépend d'elle de perfectionner l'une et d'accroître les autres.

Après avoir vu de quelle manière trois grands agents de la production, l'industrie humaine, les capitaux et les agents que nous offre la nature, concourent à créer des produits, c'est-à-dire des choses à l'usage de l'homme, pénétrons plus avant dans l'action de chacun en particulier. Cette recherche est importante, puisqu'elle nous conduira insensiblement à savoir ce qui est plus ou moins favorable à la production, source de l'aisance des particuliers et de la puissance des nations.

CHAPITRE SIX.—*Des opérations communes à toutes les industries.*

En observant en eux-mêmes les procédés de l'industrie humaine, quelque soit le sujet auquel elle s'applique, on s'aperçoit qu'elle se compose de trois opérations distinctes.

Pour obtenir un produit quelconque, il a fallu d'abord étudier la marche et les lois de la nature, relativement à ce produit. Comment aurait-on fabriqué une serrure, si l'on n'était parvenu à connaître les propriétés du fer, et par quels moyens on peut le tirer de la mine, l'épurer, l'amollir et le façonner.

Il a fallu ensuite appliquer ces connaissances à un usage utile, juger qu'en façonnant le fer d'une certaine façon, on en ferait un produit qui aurait pour les hommes une certaine valeur.

Enfin, il a fallu exécuter le travail manuel indiqué par les deux opérations précédentes, c'est à-dire, forger et limer les différentes pièces dont se compose une serrure.

Il est rare que ces trois opérations soient exécutées par la même personne.

Le plus souvent un homme étudie la marche et les lois de la nature. C'est le savant.

Un autre profite de ces connaissances pour créer des produits utiles. C'est l'agriculteur, le manu-

* Voy. les Nos. 9, 13, 16 et 22 de la Revue.